

**Clémence Loonis** née à Lille en 1966, travaille à Madrid depuis 1989. Elle étudie à l'École de Psychanalyse et Poésie Grupo Cero depuis 1997. Professeur, traductrice, artiste plasticienne, elle dirige sa propre entreprise et collabore aux productions cinématographiques du Grupo Cero (devant et derrière la caméra). **Clémence Loonis** chante des poèmes du poète argentin Menassa et codirige la revue de Psychanalyse et Poésie Grupo Cero « La santé, c'est la poésie/La poésie, c'est la santé ». Après son premier recueil de poésies *Entre peaux et lettres, voici Mélodies du Vertige (Melodias del vertigo)* un volume de 82 pages paru aux éditions Grupo Cero, collection Poesia 2001, bilingue dont elle assurera la traduction en français. L'auteur a également collaboré à l'ouvrage collectif « Femmes du XXI<sup>e</sup> siècle ». Une approche psychanalytique sous le titre *La femme et l'éducation*, paru également aux éditions Grupo Cero. Femme de lettres, éprise de libertés et dotée d'une plume quelque peu subversive, **Clémence Loonis** franchit les abîmes pour mieux les contourner et s'en libérer. L'auteure devient alors mystérieuse, énigmatique parfois. Son style par une écriture dense et envoûtante lui confère un rôle avant-gardiste, ennoblit par des poèmes « surréalistes » qui s'écoulent dans une soif de lecture. Avec *Mélodies du vertige*, son deuxième recueil, Clémence Loonis se révèle une auteure très prometteuse, qui, assurément, « signe avec le futur ».

Présenté par Eric GUILLOT

La deuxième partie de « *Mélodies du Vertige* » paraîtra dans nos colonnes, dimanche 11 août. Pour commander l'ouvrage, consulter le site : [www.editorialgrupocero.com](http://www.editorialgrupocero.com)

# Mélodies du Vertige (I)

## Poèmes de Clémence Loonis



« Existe-t-il une chair d'étoiles/qui reconnaît le bonheur ? »

### BRILLANTS DANS LA NUIT

Ils se tripotent dans la terre où il vit,  
dans cette immensité de lumière qui me produit.

Je porte le nom d'un aigle vorace et de tendresse  
cherchant un écueil pour dormir.

Je suis de ce vers, la caresse de la mer,  
la véritable agonie que personne ne voit au lever du jour.

Cependant, je tremble comme s'il s'agissait d'un nom.

Je sais que l'initiale s'allonge chaque fois que la chaîne  
souffre une déchirure et revient se placer  
dans une bouteille prête au naufrage.

Je veux la portée de la terre couvrant  
toutes les ombres.

Je suis un brillant de la nuit,  
un mot sage qui joue avec les étoiles.

### LA VACILATION DU MONDE

Aujourd'hui, j'ai lutté sur les plus belles voyelles  
et il n'y a pas eu d'hier.  
Éparpillées sur le destin,  
comme un aimant qui se balance,  
elles effacent les cellules où la pièce  
qui tourne sa terre  
s'épouvante sans humain.

Existe-t-il une chair d'étoiles  
qui reconnaît le bonheur ?  
Une chair qui détrône l'extrait  
où tombe la douleur ?

Je sais que le tapis, il faut le jouer,  
que les bouches s'ouvrent jusqu'aux pieds  
quand ils écoutent le corps appeler  
son vol limite distinctif.

Il y a une brèche du jour, une promesse heureuse,  
mais personne ne se rappelle la chaussure  
qui a amené l'idée  
à toucher le fond  
à jeter des racines sur les éclipses  
le frémissement qui sème ma main.

Où seras-tu allé, monde, quand tu voyages tout seul  
et que ton cœur est une porte qui bat sans ailes,  
face au vivre.

Quand je ne peux pas te mettre dans ma bouche,  
comme une désillusion,  
J'éteins toutes les flammes.

Je construis dans ce coin nuageux  
en écrivant en ton nom,  
les syllabes qui guident mes pas.

J'atteindrai ton infini,  
ce lac qui nous unit comme la mer  
et nous couche ensemble dans une phrase  
un horaire où puisse régner ton vertige.

Je veux être toi et moi et les grandes capitales,  
ton odeur soudaine à miroir  
ta route inespérée qui élargit ce dos :  
déploiement du jour  
la voix qui reconnaît la voix,  
la vacillation du monde.

### J'AI 46 ANS

Il y a un monde, là-bas  
où le brouillard blottit sa solitude.  
Il veut crier un muscle, un rythme,  
il veut un rêve qui ne soit pas mort  
une cuillère qui tremblerait devant l'or,  
il veut encore, un autre élan que celui de la bête.

Il y a un monde, tout près,  
où la lumière se couche sans nom,  
les grelots grelottent dans les yeux,  
il n'y a pas de toux, pas de trace  
oubliant hier,  
cette faim vient de naître.

Les drapeaux se lèvent comme des escargots  
parce qu'ils aèrent leurs maisons quand ils meurent.  
Portes cloîtrées, mouvements enfermés,  
mon cœur atteint l'image  
mais l'inaptitude m'éblouit.

Moi, je vis ici, dans les bras de la distance.  
Il y a une voyelle qui tourne autour de moi  
cherchant un papier, qui siffle les heures  
et percute le bonheur comme celui qui trébuche  
sur la plus belle parole.

Je vis sur les balançoires d'âmes  
qui ont appris à danser sans fin  
et félicitent l'éternité pour son nom.

Il y a un monde qui sont beaucoup de mondes  
où le vent devance la caresse  
pour compléter la tournure  
pour armer de variété les sons.  
Qu'ils aillent défendre les voix !  
Ton écho est le corps de demain.

Je signe avec le futur :  
moi, je vis ici.

### UNE FAIM DE REINE

Je veux la liberté ! Je veux la liberté !  
J'ai crié dans la condamnation.

Enfermer la liberté était  
l'histoire des éclairs  
qui déclinant  
cousaient vigoureusement  
des mots au cœur.  
Des réseaux secrets s'établissaient  
sur chaque pupitre  
en forme de lumière appelant de nouveaux mots.

Il fallait se lever, chaque jour  
avec les avions dans les poches  
mettre la capuche le matin parfumée de ses ballons  
de rires et de magouilles pour endiabler le jour.

Chaque matin pieds et mains interrogeant  
les maléfices qui remettaient leurs manipulations  
près de l'entre-jambes, plus loin que le sexe.

Ce corps qui accompli sa fonction rituelle  
se balance sur moi, caresse l'emballage  
et de l'intérieur lèche ma solitude,  
orifice où s'échappe la mer.

Je lutte pour mon repas parce que mon repas  
c'est le pain et le fer, les déclinaisons et la dentelle,  
peau et cheveux assemblant les atmosphères,  
une faim de reine multipliant  
les coups de constance,  
une longueur qui se déplie.

### LA JOIE D'UNE FAIM

Aujourd'hui, je me suis levée  
les pieds dans de nuits claires.  
Je monte comme un dos  
qui désire dresser la douleur  
au-delà du cirque  
où se déploie la famille bipède.

Ils avaient tué, torturé le futur  
cependant ils avaient de la peau.  
Ils avaient couvert leurs corps de moisi  
pour passer inaperçu  
et qu'entre tous nous confondions  
l'amour avec la salive sèche.

Que nous sachions garder des cils intelligents  
ni de travail qui puisse, chaque matin,  
planter l'homme dans ses pieds  
où puisse grandir des mains, une voix.

Tu vas venir,  
tu as interrompu plusieurs séquences de ma vie  
planté la sécheresse des frères  
ces hommes qui portent mon nom  
qui skient sur les lèvres du temps  
Ah, le sursaut est toujours endormi.

Où est la clarté qui ouvre les orifices ?  
Où se distribuent les battements des amants  
parce que quand il y a des sauts  
la fièvre est un enthousiasme

Ici, une femme est venue  
nous avons la joie d'une faim.

### ALLONGEANT LA LIBERTÉ

Maintenant que le pouvoir  
enseigne les détritiques,  
foules de capitulations  
tes yeux ne pourront pas détruire  
ni le pied, ni le pas  
du droit chemin

J'ai vu comment ils semaient les voix  
et distribuait les cachots  
cous endoloris  
tourmentant le futur  
avec un écho à l'unisson,  
une estrade racontant l'éternel note  
de ma gorge.

J'ai ouvert les chairs  
et joué avec les vers.  
Nous étions de fidèles brigades,  
des oiseaux échappés  
qui ne voulaient rien reprocher aux reflets  
ni soutenir  
avec une appendice, une gloire de vieille condition.

Maintenant, j'ai les jambes ouvertes  
je vois comment glissent les plumes  
en tournant leur stellaire battement  
comme un port de distances  
allongeant la liberté.

Et je danse, la lumière fronce  
trouble mes souvenirs.  
Ce n'est pas l'infini qui appelle  
c'est un endroit  
une voyelle que j'ai tant aimée.

### UNE NOUVELLE LIBERTÉ

Je n'ai pas toujours eu de pieds  
et sans danser, on ne peut pas vivre.

Je place le travail là où avant j'écrasais les espoirs  
Je suis arbre, fleur vivante dans un vent de pourpre,  
je laisse la peau pleurer son passé,  
je plonge les notes dans une fièvre de riche inventive  
et je pars avec toi :

Des racines rythmées nous accompagnent,  
le mouvement est une chair vivante récoltant  
des caresses d'une croyance à fleur de peau  
d'un pied toujours à la dérive...

Mais je te raconte, je te promène avec ma main  
avec ma bouche,  
la vie s'est jetée en arrière  
je ne vois pas, je n'écoute pas ce que les cordes font  
alors je palpète comme dans les grands poèmes  
où la direction a perdu sa lettre  
et la bouche recommence à crier, liberté !

J'avance comme un corps multiple  
je détiens les instants du blanc  
une minute de plus,  
cadence et je refroidis  
le train insatiable du travail.

Un autre galop chantant l'automobile  
et les inventions qui cherchent leur solitude,  
leur arbitrarité, ne se fixent pas au cœur,  
ils appellent à la victoire quand sifflent les canons.

Il y a une autre page qui attend la portée.  
Nous sommes nombreux devant, au milieu, dedans,  
comme un microscope qui fait fondre les vérités.  
Une chaîne de lettres entraînant un couplé  
qui crie pour un nouveau dos.